

ces fastes augures, je ne grands ni trop, ni trop vite. Ai-je tenu les promesses banales que ma normale de mère formait pour moi ? Ni médecin, ni député, mes prouesses à cheval se limiteront à d'intrépides tours de manège, mes putts au golf manquaient précisément la balle que je fixais avec la concentration d'un samourai ou la délicatesse d'un danseur étoile. Peu assidu à fréquenter ces lieux dits privilégiés, je n'ai pu, malgré les souhaits de la même, étoffer mon carnet d'adresses d'utilités en tous genres. Las, le seul agenda que je réussis à conserver quelques décennies était celui où figurait la liste des cinq premiers arrivants de chaque Tour de France, la seule compétition qui me passionnait, en secret.

FRANÇOIS BLISTÈNE

moi, ma vie, son œuvre





moi, ma vie,
son œuvre

Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain

© Les Éditions du Sonneur, 2012

ISBN : 978-2-916136-49-3

Dépôt légal : mai 2012

Conception graphique : Anne Brézès

Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

FRANÇOIS BLISTÈNE

moi, ma vie,
son œuvre



*Et j'allais me coucher avec la ferme intention
de commencer une nouvelle vie à partir de demain.
Parce que demain, malgré tout, viendra toujours.*

SLAWOMIR MROZEK, *La Vie nouvelle*

LE BIMBELON EST UNE SORTE DE TROMPETTE de cuivre dont la circonférence ne doit jamais dépasser celle de l'index d'un homme de corpulence moyenne. Ce jour-là, l'ère Meiji s'achevant, il résonnait à travers les montagnes d'albâtre encerclant la forteresse blanche. Les sujets de l'empereur Tsin-Huan, frémissants d'inquiétude, surent qu'un événement majeur advenait. L'un d'eux, appelons-le Chong-Li, se remémora : il était alors plus jeune, plus ardent, quand il avait entendu ce son qui annonçait la fin de l'horrible guerre avec les Shinguns, envol de dix-sept mille souffles, destruction de champs entiers de lis verts.

Le peuple s'avança timidement vers la porte ronde, celle qui ne s'ouvrait que pour les grands événements. Les condors, affamés, guettaient. Entouré de sa garde, apparut alors l'homme le plus redouté de l'Empire, le conseiller Long-Hieng, dit « Tresse Noire », dont l'in vraisemblable chevelure aurait servi à étrangler les femmes infidèles de son harem. Muet, il ne s'exprimait que par gestes horizontaux ou verticaux, accompagné

du gras Fo-Chu, son âme damnée de traducteur. Habile, Long-Hieng avait la totale confiance de l'empereur, dont la pusillanimité laissait s'accomplir bien des malheurs. Il ne se nourrissait, disait-on, que de racines et d'animaux à plumes : on avait même cru le voir croquer vivante une poule dont l'ovale de l'œuf lui semblait incorrect.

Les habitants apprirent que l'empereur offrait deux millions de kuns (une vraie fortune) au peintre qui reproduirait très exactement son rossignol, Pha-Diez, littéralement « Message d'Or », dont le chant lui faisait oublier la malédiction frappant les descendants de la dynastie Tsin. Selon la légende, l'ultime empereur serait celui qui aurait « coupé la voix de l'oiseau* », son rossignol ayant expiré avant qu'il ne soit remplacé. Les âmes simples (lecteurs, savants, moi, amateurs d'énigmes) penseront qu'il était facile pour Tsin-Huan d'acquérir un autre haruspice. Connaître l'avenir, est-ce contourner la mort ? « Si l'idée est juste, l'intérêt est ailleurs », dit certain proverbe. Le souverain était persuadé que le chant de Pha-Diez perdrait de son sublime si une représentation parfaite ne venait pas en garantir la postérité. Cette peur de trahir, cette obsession emplissaient son esprit, l'empêchant d'aimer ou de jouer. Sans autre

* Rapporté par J. Granet et C. Manielou dans *Histoire des superstitions orientales*, 1907, Éditions Carpentier. (Toutes les notes sont de l'auteur.)

activité, il devenait obèse, sa chair enflait, gavée par les recettes de sa favorite, véritables chefs-d'œuvre réunis en un traité désormais introuvable. S'il avait eu une métaphysique, nul doute qu'elle eût également faibli. De la rosée du matin au réveil de l'incube, il surveillait le volatile dont il ignorait l'âge exact et la longévité. Il usait ses yeux à déceler des fils d'argent dans le jaune des plumes, un engourdissement du geste de l'aile. Parfois, il le prenait dans sa main.

Des peintres, reconnus et supposés, accoururent de tous les pays du monde avec une rapidité anormale, mais faim ou soif de gloire et de fortune abolit les distances, pèlent les montagnes, essoufflent les vents, assèchent murs et vellétés. Ils devaient chacun apporter leurs trois meilleures œuvres afin que Long-Hieng puisse faire une première sélection. Certains, comme Faou-Chu (dont on prétend qu'il fut le créateur de l'estampe, mais on raconte, on raconte...), sûrs de leur art et fiers de leur renommée, n'acceptèrent pas d'être éliminés au profit d'inconnus. Les registres de la ville indiquent quarante-sept suicides en cinquante-neuf jours; l'hystérie de l'échec poussait les exclus à accélérer leur fin, par le poison ou la lame. Chaque quartier, chaque province prenait fait et cause pour son candidat, et les rues, jonchées de cadavres d'égorgés, firent craindre une épidémie de typhus. Seuls les renards se régalaient de l'abominable spectacle.

On réunit les cinq élus dans la grande salle du trône et, en la présence discrète de l'empereur, Long-Hieng les félicita et leur fit demander s'ils voulaient continuer. Les cinq têtes furent prises de soubresauts verticaux, signes d'assentiment.

– Il est une condition que je dois maintenant vous révéler, ajouta le cruel muet. Vous allez être mis en présence du rossignol de l'empereur ; lui seul peut habituellement le voir. Le vainqueur aura ce qu'il voudra, les autres seront décapités. Voulez-vous toujours continuer ?

Le dilemme était simple.

Un seul abandonna, le plus vieux, Kao-Phan, le peintre des geishas, âgé de soixante et onze ans, qui devait mourir, aveugle, vingt années plus tard.

– Ma vie est déjà trop longue, je n'ai pas le droit de jouer avec l'œuvre de Dieu. Pardonne-moi, mon empereur, mon âme ne pourrait te servir complètement.

Pour le récompenser de sa franchise, Tsin-Huan lui fit remettre mille pièces d'or. Sans désespérer, les trois sacrifiés et le vainqueur furent conduits devant l'oiseau, qui, effrayé mais vaniteux, s'ébroua comme une coquette ravie d'être convoitée. Afin de ne pas les distraire, la pièce avait été tapissée de tentures blanches, et les sols couverts des tapis les plus épais du lac de Van. Nul ne pouvait entrer, les déjeuners étaient glissés sous la porte, la concentration devait être totale jusqu'à

ce qu'un artiste ait prétendu avoir achevé au mieux son œuvre pour la soumettre au souverain.

L'empereur en personne recouvrait la cage de cristal d'une fine soierie de shantung, dont la teinte violette est connue pour ses vertus apaisantes. Mais le rossignol, animal plutôt fantaisiste si on lui en laisse le loisir, vivait comme d'habitude, et la mélodie issue de sa gorge ténue ravissait les curieux hommes aux pinces. Combien de temps duraient les séances? Une réponse précise ne saurait être donnée: semaines, mois, années, qu'importe. Les plus sérieux exégètes penchent pour cinq printemps et six hivers, mais une autre source, fiable elle aussi, parle de quelques jours seulement: quel est le temps d'un chef-d'œuvre? Chaque peintre épiait ses concurrents, protégeait ses secrets: taille de l'écorce du crayon avec une lame de cuivre, préparation de la toile avec de l'urine d'autruche femelle, égouttage du pinceau dans de l'eau de lotus pilés. Deux œuvres quasi parfaites furent remises à l'empereur par des artistes dont les crânes roulent encore. Selon l'histoire, restèrent en lice deux peintres aussi différents que le loup et la poule, la puce et le mammoth, le lombric et l'encornet. L'un se dénommait Ko-Lung, il était jeune et brutal. Se dégageait de son énorme masse une impression redoutable, mais ses mains s'achevaient en doigts de femme. Ko-Lung ne cessait de recommencer, esquisses après esquisses, les déchirant avec rage, grognant

autour de la cage tel le tigre blanc du Sikkim, se lançant de graves insultes blasphématoires, revenant comme un dément vers sa palette furibarde de couleurs mais éclaboussée d'impuissance. Ko-Lung était l'auteur des fameuses fresques des murs de la forteresse de Kong, l'une des plus impressionnantes finitudes de l'esprit humain, tant par sa qualité que par ses dimensions. Sa renommée était grande, mais succès et amour ne comblent pas l'homme curieux qu'une part de gravité attire vers l'inconnu, même s'il sait devoir en périr. Sans le mépriser, il s'intriguait de l'immobilisme apparent de Ya-Mah, qui, tout au long de ces journées, demeurait silencieux à écouter le chant de l'oiseau, les yeux recouverts de la peau marronâtre de ses paupières enrobées de cils tel un duvet de loutre. L'impassibilité absolue de ce visage fripé, dont les joues proéminentes révélaient une origine moghole, laissait à croire qu'il avait rejoint « la vallée de la poussière grise* ». Les rares feuilles de papier (presque des confettis) posées devant son pupitre n'étaient tachées que d'un jaune aux nuances invisibles pour le commun des mortels. Parfois Ya-Mah mouillait son index comme si sa salive allait éclaircir la couleur trop évidente. Ko-Lung essayait vainement de s'entretenir avec ce curieux bonhomme, mais l'autre

* Allusion à un conte sichuanais du IX^e siècle, très populaire, relatant la vie d'un homme qui dort tout le temps.

ne lui retournait que quelques mots courts et polis, comme certains personnages de roman russe.

Un jour, qui suivait évidemment un soir, Long-Hieng fut chargé de révéler aux peintres l'issue de l'épreuve : ils ne disposaient plus que d'une journée pour remettre leur œuvre à l'empereur, qui alors déciderait de la mort de l'un, ou des deux. Ko-Lung venait d'achever une admirable version du rossignol, parfaitement identique à l'original, du moins en apparence – or cette dernière aime la tromperie. Authentique artiste, il était insatisfait mais se jugeait incapable de se surpasser, même pendant ses six autres vies. Il était d'autant plus rassuré que l'autre n'avait rien fait (« Il se croit au concert », raillait-il), aussi s'en alla-t-il attendre dans la salle des parfums, où, enfin, il put se sustenter de cailles grillées à la croûte de vanille, de rascasse confite au tamarin et autres mets d'espérance. Alors survint un prodige durant la nuit : l'hypothèse du tableau de Ya-Mah n'en était plus une. On le trouva au matin, quasi inconscient, la reproduction de l'oiseau à ses côtés. Tel une peluche ébouriffée, il se réveilla, tout assommé devant l'empereur, qui, curieusement, alors que les dieux et même certains démons avaient fait leur choix, ne put se décider entre les deux œuvres. Pourtant il fallait qu'une seule demeurât.

Non sans perfidie, Long-Hieng demanda aux deux artistes ce qu'ils pensaient de la peinture de l'autre. Ko-

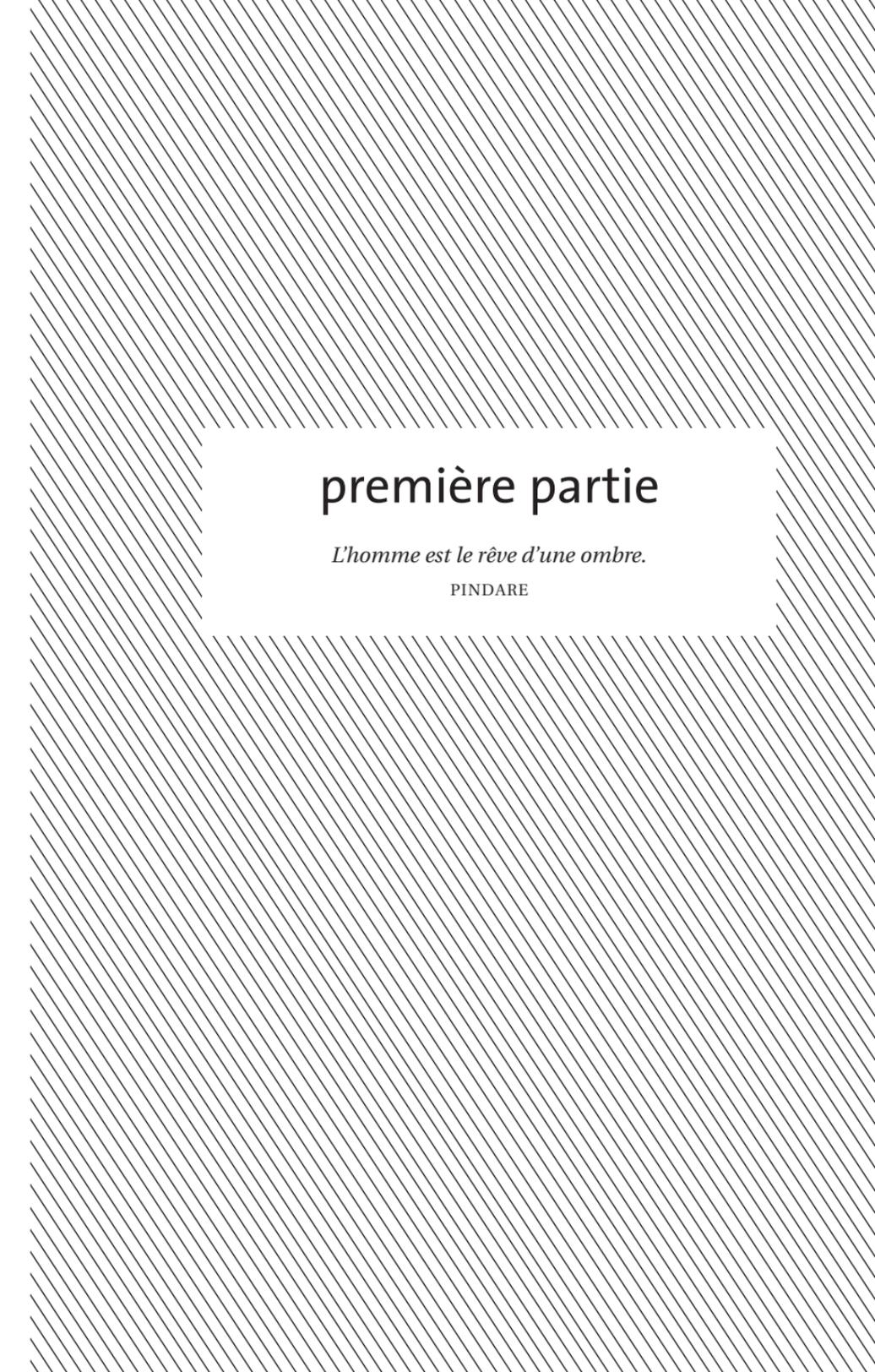
Lung se savait perdant mais mentit en faisant la réponse suivante :

– Je ne veux pas avoir la mort d'un homme sur la conscience.

C'était d'autant plus habile que Ya-Mah ne voulut rien dire. Pour les départager, Long-Hieng proposa de montrer les deux rouleaux à Pha-Diez, qui serait juge. Cette idée de faire trancher un conflit par un animal n'était pas nouvelle, ainsi de l'hippocampe d'Agamemnon ou du dragon de Mnésus. Le rossignol parut content de se trouver en présence du congénère peint par Ko-Lung, il s'ébroua, frétila, soulagé car il savait que cette copie lui était inférieure. Mais lorsqu'on lui montra l'œuvre de Ya-Mah, il comprit que la reproduction était parfaite et qu'il se trouvait en présence d'un lui-même pérenne.

Devant l'assistance stupéfaite, il gonfla le plumeau de son corps, rejeta son bec en arrière comme pour mieux se faire entendre des cieux, et entonna une suite de chants, véritables nénies dont la perfection était telle que chacun comprit qu'il n'y en aurait plus d'autre. Sa voix se répandit dans tout l'Empire, chacun s'interrompit pour l'écouter, paralysé devant ce sublime-là. Puis, ne supportant pas d'être deux, jaloux de sa réplique, l'orgueilleux Pha-Diez, fatigué de sa vie en cage, se coucha sur le côté, son aile gauche lui servant d'édredon, et mourut.

Je ne sais pourquoi j'ai pris cette histoire du recueil où elle somnolait. Sans doute pour amener celle qui suit, où l'on parle de peinture, de vrai, de faux, et un peu de mort bien sûr.



première partie

L'homme est le rêve d'une ombre.

PINDARE

1.

IL N'INFLIGERA À PERSONNE la description de son accouchement, celui de sa mère, qui dura je crois (j'y participai) près de six heures. La grand-mère Irma, minuscule être aux effrayants raclements de gorge abyssins, avait prévenu :

– Celui-là, il sera un emmerdeur, il sait pas c'qu'il veut !

À l'arrivée, j'échouai comme les autres, comme ma sœur Isabelle, quatre kilos et trois cent cinquante grammes rosacés. Malgré ces fastes augures, je ne grandis ni trop, ni trop vite. Ai-je tenu les promesses banales que ma normale de mère formait pour moi ? Ni médecin, ni député, mes prouesses à cheval se limitèrent à d'intrépides tours de manège, mes putts au golf manquaient précisément la balle que je fixais avec la concentration d'un samouraï ou la délicatesse d'un danseur étoile. Peu assidu à fréquenter ces lieux dits privilégiés, je n'ai pu, malgré les souhaits de la même, étoffer mon carnet

d'adresses d'utilités en tous genres. Las, le seul agenda que je réussis à conserver quelques décennies était celui où figurait la liste des cinq premiers arrivants de chaque Tour de France, la seule compétition qui me passionnait, en secret. J'y inscrivais, avec l'application frénétique du scribe égyptien, toutes les précisions les concernant – menu, taille du développement utilisé dans l'Aubisque, ville de naissance, même la couleur de leur casquette.

Mes autres émois furent réguliers, basiques, ceux d'un enfant quasi-muet jusqu'à quatre ans, à l'extrême inquiétude de mes parents qui, eux, ne cessaient de vociférer. On se serait cru dans un cabaret espagnol, d'autant que pendouillaient en permanence dans la cuisine saucisson obèse et jambon si énorme qu'il semblait arraché à la cuisse d'un bison très américain. Brusque évidence: venant du Sud, mon père adorait le gras et le bruit. Petit homme joyeux, solide, il aimait les blagues, son large rire s'envolait par-dessus les murs blancs de notre maison. Même aux pires moments, les traîtres, je ne l'ai jamais vu ni ressenti un brin désespéré. Je me suis demandé comment je pouvais être son fils.

Avec flagrance, mon oncle maternel m'apparaissait comme le principal suspect de ma naissance, du fait de notre paillason commun de sourcils bruns trop contigus. Tonton venait chaque dimanche ingurgiter une

dune de paella flamboyante arrosée de fino ultra-sec, posait son large corps sur le fauteuil rouge, prononçait quelques mots (sans doute de contentement), plissait les yeux, enfin tombait en sommeil. Un tic nerveux agitait sa paupière, comme si ce clignement voulait me rendre complice de l'adultère. Je scrutais chacun des détails (les siens) pour y trouver quelques dissemblances rassurantes. Pourquoi se rongait-il les ongles, comme moi? Je ne cessais d'épier les regards complices des coupables, trop habiles pour se dévoiler.

Agacée, ma mère me lançait :

– Mais qu'as-tu à me fixer comme ça? J'ai une tache ou quoi?

Quel aveu, oui elle en avait une! J'en étais la victime, mais à qui le hurler? J'eus beau confier mes doutes aux onze années d'assurance de ma sœur, elles s'en moquèrent. Peu à peu mon scepticisme s'évapora, il disparut. Je fus un élève moyen, appliqué, passable, éclipsé par Isabelle, si brillante mais qui devait mourir à vingt-six ans d'une syphilis mal soignée, cadeau de l'un de ses glauques petits amis. Nous étions si différents, sa légèreté m'ahurissait. Un mauvais rhume m'empêcha catégoriquement de participer à son enterrement, sans doute très émouvant. J'eus de la chance de n'attraper aucune maladie, même dans ma période giton, sur laquelle je ne reviendrai que si la cohérence du récit l'exige.